

**LES AVENTURES D'ACE BURTON (12)**  
**LES PEPINS D'ACE BURTON**

*A Mathilde pour nos promenades côtières,  
A ma grand-mère Alice, à ma mère et à Ghyslain,  
qui m'ont si souvent fait apprécier le nombre 12.*

*Cette douzième aventure d'Ace Burton n'a pas été écrite le 12 décembre 2012.  
Il n'était même pas 12h12.*

## CHAPITRE 1 – N’OUBLIEZ PAS LE GUIDE

« Trente-trois... Ah ! Le compte est par-fai-te-ment bon ! »  
Le chauffeur de bus.

La falaise s’étendait à quelques mètres d’Ace Burton, et l’ombre du fort d’Alprech le menaçait. Cette ancienne batterie militaire charmait le jour et inquiétait la nuit. Manque de chance, le soleil finissait de s’aliter sur la Manche...

Ace était maintenant seul, près du gouffre — avec et sans métaphore.

Pourtant, le chauffeur du bus recomptait méthodiquement le nombre de passagers à chaque arrêt. A chaque fois, avec les estivants, Ace se moquait gentiment de l’obsession de « ce sympathique monsieur dégarni, moustachu et discrètement joufflu »... Après réflexion, peut-être riait-il seul de cette blague récurrente. En tout cas, cette fois, le chauffeur s’était trompé : il avait confondu trente-trois et trente-quatre, ce qui pénalisait légèrement le trente-quatrième et l’ensemble du groupe, puisque l’oublié était le guide...

Cette erreur de recensement était d’autant plus incompréhensible qu’Ace Burton appartenait à la sous-espèce des *Homo sapiens inoubliablis*. C’était physique : son image s’accrochait à la rétine comme un ouistiti à une branche d’arbre. Habillé tout en nuances de marron, il semblait toujours participer à une soirée costumée sur le thème « polars de gare des années cinquante », et être un sérieux prétendant au premier prix.

Son chapeau feutré aux couleurs vieilles était bordé de façon terriblement aléatoire ; des mathématiciens auraient pu s’arracher les dents et se casser les cheveux pendant des semaines pour modéliser la représentation spatiale de ce couvre-chef, qualifiable de huitième problème du millénaire. Son imperméable usé et son pantalon avaient souvent combattu mais rarement croisé le fer à vapeur. Leur dernier repassage remontait à cinq ou six coupes du monde de football. Quant à ses chaussures élimées, ou sa chemise jaune pâle, ajouter d’autres épithètes porterait gravement atteinte aux bonnes mœurs.

Bref, Ace Burton imitait parfaitement un détective privé de mauvais polar.

Par un malheureux concours de circonstances, Ace Burton exerçait effectivement cette profession – *private eye*, comme on dit dans ce milieu aussi anglicisé qu’un fast-food.

Hélas, les affaires n’étaient pas fameuses en ce moment. Pour être tout à fait honnête, Antoine Bourdon (qui se faisait appeler Ace Burton pour attirer une clientèle américanophile) était financièrement tracassé : depuis qu’il avait littéralement liquidé son dernier salaire de policier, douze ans auparavant, il peinait à maintenir un solde positif ou nul sur son compte bancaire. Les relevés mensuels des trois mois où il y était parvenu trônaient fièrement dans sa « vitrine des objets retrouvés », près de la feuille du livre d’Agaray, d’une vieille bougie, de quelques photos d’identité d’une mystérieuse femme, d’une pièce de 50 centimes et de divers objets appartenant à un glorieux passé, fait d’une cinquantaine d’affaires résolues.

Cependant, le caractère libéral de sa profession l’avantageait sur certains points : il pouvait se lever à n’importe quelle heure, boire quelques verres de scotch lorsque l’enquête le nécessitait, diversifier son activité et éventuellement exercer des petits boulots annexes, lorsque les séances de consultation hebdomadaires à la brasserie chez Luc ne rapportaient rien de juteux et que les enquêtes de niveaux 1 ou 2 (filature d’amant, chat disparu) n’étaient pas légion.

En ce début d’été, la « conjoncture actuelle » avait transformé Ace Burton en guide touristique le temps de quelques week-ends. Il faisait découvrir les coins les plus atypiques du littoral du Pas-de-Calais, depuis le Cap Blanc-Nez jusqu’au Touquet (ou Touquet-Paris-Plage, pour les Parisiens). Si à la fin du séjour les estivants n’oubliaient pas le guide, comme il le

répétait approximativement toutes les heures, Ace Burton gardait une infime chance de régler le loyer de son deux-pièces avec ses habitués deux mois de retard.

Pour l’heure, le pourboire s’éloignait avec les estivants, le chauffeur et le bus.

L’inoubliable détective avait été oublié... A l’esprit d’Ace Burton montaient des mots tels que scandale, sandale, sable, plage, révolte, Bounty, Mars, Vénus, mutine, mutinerie.

C’était confus, comme souvent.

Ace se frotta les mains et souffla sur ses paumes, en cherchant l’itinéraire idéal. Grâce à son sens de l’orientation prétendu légendaire, le détective se dirigea vers le petit chemin menant à une villa en coquillage. Il ne pouvait pas se tromper énormément, puisque c’était la seule route accessible aux quatre-roues à partir du fort d’Alprech.

Sous le soleil couchant, embrasant et embrassant la mer, l’atmosphère restait fraîche, même pour un mois de juillet nordique. Alors que le détective accélérât son pas pour se réchauffer, un bruit monstrueux le figea sur place. C’était un de ces vacarmes qui vous brisent les oreilles, les dents et les épaules, et qui nécessite pour être produit un incommensurable sens de l’abnégation. En l’occurrence, ce bruit-ci ressemblait à s’y méprendre à ce qu’un singe saoul pourrait produire s’il découvrait que gratter le couvercle d’une poubelle en métal avec un couteau très aiguisé était la plus douce mélodie qu’il n’ait jamais entendu.

L’horrible tohu-bohu se fit de plus en plus ferme et oppressant. Ace réussit à le localiser au niveau des magasins sous-traverses. Derrière ces grilles, sous les pierres du vieux Fort, les ténèbres tendaient à régner et les araignées tendaient les ténèbres.

Le détective réajusta son chapeau et, tandis qu’un reflet traversait ses pupilles dilatées, il eut un de ses sourires en coin qui sont plus adressés au Destin qu’à une personne réelle. Un constat évident lui venait à l’esprit : « encore une de ces situations qui permettent de différencier les couards des héros »...

Dix secondes plus tard, alors qu’Ace Burton cavalait déjà le plus loin possible de la bâtisse, un hurlement féminin s’échappa entre les grilles des cellules du fort. Il évolua de la position « jambes au cou » à « pieds au cou ».

En dépassant la petite villa aux murs tapissés de coquillages, un rire sardonique lui vrilla les oreilles. Cette folle hilarité aurait pu donner la chair d’homme à n’importe quelle poule.

Puis, telle une ponctuation paroxystique dans l’horreur ambiante, plus affreuse encore que le pire des tintamarres imaginables, émergea le silence.

Interminable, pesant, étouffant.

Une quiétude plus lourde qu’aucune série d’adjectifs ne pourrait la décrire ; le genre de calme plat qui permet à vos dents d’entendre crisser le fil d’une toile d’araignée à deux cents mètres.

Plus aucun cri féminin, plus aucune torture dentaire, plus aucun rire diabolique ne vinrent perturber le remous des vagues, dernier vestige de vie dans une nuit d’ébène.

Avec un léger tremblement, essentiellement dû à un manque d’alcool et partiellement à la peur, Ace Burton tourna nerveusement la tête de gauche à droite. Ses yeux étaient incapables de fixer un point, et cherchaient à englober un angle de 360 degrés à la façon d’un hibou.

La route semblait déserte, ainsi que les bas-côtés.

Il souffla, et repartit d’un pas rapide. Brusquement, à une petite cinquantaine de mètres face à lui apparut une étrange silhouette ovale à cornes, qu’un nuage passager avait dû voiler. Si c’était le Diable, il avait pris du poids depuis la dernière fois.

La lune, pleine, alluma ses projecteurs sur la silhouette et révéla un masque de taureau de près d'un mètre de largeur. Le corps sous la tête taurine appartenait à un homme qui avait la carrure idéale pour être petit rat d'opéra. Le tout ne manquait pas de grotesque... En le croisant en journée et en groupe, ce minotaure évadé d'un carnaval mythologique aurait directement accédé au top cinq des meilleurs sujets de conversation pour les vingt prochaines années. Des soirées auraient même pu être spécialement dédiées à s'en souvenir.

Mais croiser un homme-taureau seul, en pleine nuit, près d'un fort désaffecté, avec une araignée ayant brisé sa toile à moins de deux cents mètres, un soir de pleine lune, après un cri lugubre, ça n'était pas tout à fait la même rengaine.

Bien qu'Ace Burton ne fût pas un pleutre — il lui arrivait même parfois de faire preuve d'une certaine prestance — son instinct de survie était actuellement plus éveillé que le reste de son corps, et ses jambes repartirent de plus belle. Il aurait été fort difficile à un observateur extérieur de déterminer lesquels des membres du détective étaient inférieurs et lesquels étaient supérieurs ; photographiés, ses pas auraient été des preuves ajoutées au dossier de l'existence du yéti.

Son minotauresque poursuivant le talonnait, malgré une démarche légèrement ébrieuse due au port d'une tête animale bien mal équilibrée. Ace redoubla d'effort et dépassa les dernières habitations de la rue, en distançant enfin l'homme — *bull-man* aurait dit le détective anglophile, si l'oxygène normalement dévolu à son cerveau n'était pas redistribué vers ses psoas et quadriceps.

Ace Burton stoppa enfin sa course frénétique. La nuit n'émettait plus qu'un doux murmure, laissant son cœur et ses poumons s'exprimer dans un agonique solo. Après une course intense d'environ six cents mètres, le fond de la gorge imprégné d'un goût et d'une odeur de fer, Ace Burton avait renoncé à la fuite, et s'était décidé à affronter son ruminant destin. Accessoirement, il venait de réaliser son plus grand exploit sportif depuis le jour de ses vingt-et-un ans, où il avait été surpris en train d'essayer de voler un appareil photo Minolta.

Avant de se retourner, le détective prit une profonde inspiration.

Voitures lointaines, vagues calmes, animaux paisibles, cœur dératé, respiration stertoreuse.

Ici l'attendait la croisée des chemins, le grand tunnel blanc, la fin de toutes choses. Il le savait, il le percevait. Son sixième sens, qui l'avait toujours accompagné, lui annonçait l'éminence d'un terrible évènement. L'heure de la revanche avait sonné, et il regrettait soudain d'avoir mangé tant de bœufs dans sa vie. Une part de son esprit entama une dissertation sur le caractère froid ou chaud du plat de la vengeance bovine.

Prêt à combattre, il se retourna.

L'homme-taureau n'était plus là. Tel le méchant des films d'horreur, il avait sûrement disparu pour mieux réapparaître derrière Ace, accompagné d'un violent coup de cymbale. Le détective n'osa plus se retourner. Quand enfin il risqua un regard, un soupir de soulagement lui échappa d'abord, mais l'angoisse le reprit de plus vif... Et s'il s'agissait d'un piège pour qu'il se re-retourne et que...

Ace tourbillonna sur lui-même pendant une demie-douzaine de secondes, et ne s'arrêta que lorsque son estomac le menaça de tout relarguer.

« Bon, du calme, se dit-il. Avant tout, s'il y a bien une chose que les films d'horreur m'ont apprise, c'est qu'il ne faut jamais se séparer. »

Il examina à nouveau autour de lui.

« En même temps, je suis seul... » conclut-il.

Quelques longues secondes plus tard, Ace décida d'avancer et de rejoindre le boulevard du Général de Gaulle, en tournant régulièrement sur lui-même, par prudence.

Ce qui ne l'empêcha pas d'être renversé par un camion étrangement clinquant.

## CHAPITRE 2 – DES CASSEROLES ET DES HOMMES

« *Ton imbécile de mari est encore parti pour nous déranger toute la soirée !* »  
M. Grostermann

La quarantaine grisonnante, Adrien, chauffeur poids lourd chez Grostermann, accumulait les soucis avec un art certain. Il en venait à imaginer que le Destin le punissait pour sa vie antérieure, probablement vouée à une activité s’apparentant à la torture de jeunes écureuils<sup>1</sup>.

En ce moment, tout foutait le camp. A commencer par sa femme, qui avait tassé dans la Renault les enfants, le canapé, la lampe de bureau, une nouvelle ampoule et le linoléum du salon, en lambeaux. Comme leur voiture de mariage emportant dans son sillage des casseroles clinquantes (Adrien essayait de chasser cette image redondante de son esprit), sa femme Pulchérie avait également entraîné avec elle sa famille et ses amis — sans oublier son patron M. Grostermann.

Depuis mercredi, cinq jours plus tôt, il ne lui restait plus qu’un livret A qui servirait à la pension alimentaire, et un boulot ingrat sous les ordres de l’amant de sa fem... future ex-femme.

Adrien endurait une vie assez étonnante pour être présentée dans des émissions de divertissement ; il bénéficierait ainsi de regards complaisants ou moqueurs sur sa vie, ce qui serait pour lui — déjà si proche du ravin — l’occasion de faire un grand pas en avant.

Dans l’enfance, Adrien voulait être agriculteur. Aujourd’hui, il possédait une cour de 9 mètres carrés, bétonnée.

Son avenir professionnel avait basculé à l’âge de vingt ans : un jour, alors qu’il revenait à vélo de son troisième échec d’épreuve de conduite, un camion Grostermann l’avait projeté dans un fossé. Le conducteur avait amené le jeune Adrien aux urgences les plus proches. Un étudiant l’avait pris en charge rapidement — ce qui était plutôt un soulagement, vu que dans la salle d’attente, un patient ouvrait toutes les deux minutes un papier-journal contenant ses récents excréments, comme s’il voulait s’assurer qu’ils ne s’étaient pas envolés, n’avaient pas de changé de couleur ou de consistance, avant de les montrer à l’urgentiste.

L’étudiant avait posé quelques questions, et appuyé sur la clavicule d’Adrien, qui avait hurlé de douleur.

« C’est probablement cassé » avait risqué l’étudiant.

L’interne était arrivé vingt minutes plus tard, avait reposé les mêmes questions, appuyé au même endroit et déclenché le même cri agonique.

« C’est sûrement cassé » avait proposé l’interne, en signant une demande de radiographies.

Une heure plus tard, un médecin était arrivé, suivi par l’interne et l’étudiant. Questions, pression, vocifération. Pendant ce temps, l’étudiant avait glissé les clichés sur le négatoscope ; il semblait que la clavicule droite d’Adrien était devenu un puzzle cinq pièces.

« C’est bien cassé » avait conclu l’urgentiste.

L’interne avait alors posé des anneaux de Delbet autour des épaules d’Adrien. Le confort de cette attelle égalait celui d’un maillot de corps taille 12 ans chez un rugbyman néo-zélandais.

---

<sup>1</sup> En réalité, le Destin avait d’autres affaires bien plus intéressantes en cours, et si la vie d’Adrien était ce qu’elle était ces jours-ci, c’est parce que son ange gardien avait une partie de golf capitale à disputer.

Adrien était sur le point de quitter les urgences lorsqu’il reçut une visite inattendue : le patron du conducteur s’était déplacé à l’hôpital pour rencontrer l’accidenté !

M. Grostermann, ignorant les problèmes osseux du jeune homme, avait immédiatement interprété ses grimaces de douleurs pour des menaces de procès. Il avait donc répété la chorégraphie mise au point pour ces quelques cas-là...

Le premier mouvement consistait à expliquer qui était le chauffard, et pourquoi l’entreprise Grostermann ne pouvait plus poursuivre son contrat.

Le deuxième s’intitulait « votre procès coulerait ma boîte, votre embauche la sauverait » — ce qui permettait toujours une agréable transition vers le troisième et dernier mouvement sur la nécessité d’un nouveau chauffeur aussi sympathique et dynamique que *insérez-le-nom-de-la-victime-ici*. Une vingtaine d’années plus tard, cette chorégraphie avait toujours autant de succès.

A l’époque, pour appuyer ses propos, M. Grostermann avait tourné autour d’Adrien et lui avait serré les épaules fermement, tel un père disant à son fils : « c’est dans cette Ferrari que je veux que tu roules, jeune ».

Habituellement, l’intéressé acceptait le travail après une ferme poignée de main et un sourire, mais cet accidenté-ci avait proposé une réponse inattendue : dès que son futur patron lui avait prit les épaules, Adrien s’était dégage, avait braillé de tout son saoul, et une larme avait même coulé sur sa joue blafarde.

« Soit il est très rancunier, soit il mérite un prix d’interprétation dramatique » s’était dit le patron de la chaîne de transport routier, sans penser une seconde à la possibilité d’une fracture. Devant de telles résistances, M. Grostermann ne lui avait pas laissé placer un mot et avait enchaîné sur les primes de Noël.

Mais l’autre — qui visiblement ne manquait pas de ressources — avait évoqué un incompréhensible problème de permis, d’échec et de panneau de sens interdit qu’on ne voyait pas assez. Tout ça empestait le scandale d’un procès. Le patron, qui avait une cinquantaine d’hommes à ses ordres et qui n’était pas non plus du genre à se laisser intimider par des signalisations invisibles, ne l’avait pas laissé poursuivre sur cette voie et avait simplement tranché en doublant le salaire.

Avec de tels arguments, Adrien avait fini par accepter, et avait ensuite conduit pendant six ans sans permis, avant de régulariser ces formalités administratives.

Aujourd’hui, il livrait des cartons de vaisselle dans le Boulonnais. Bien sûr, il n’était pas légalement autorisé à traverser le pays le jour du repos du Seigneur, mais M. Grostermann avait une théorie bien à lui sur les donneurs de leçons qui ne travaillent que six jours tous les quinze milliards d’années.

Adrien n’avait plus qu’une dizaine de services de casseroles à déposer à « Maisons & Jardins » lorsque son camion était tombé en panne. Il avait contacté M. Grostermann qui lui avait expliqué son désappointement : « à bout de bras s’il le faut, vous irez livrer ces fichues casseroles ; et ne me dérangez plus quand je suis avec votre femme ! »

Par chance, Adrien avait un ami dont le frère faisait du yoga depuis six mois, et il savait donc parfaitement garder son calme.

Il avait tout de même shooté dans des canettes sur le bord de la route, injurié quelques arbres, puis après une heure de périodes alternées d’hyperventilation et d’apnées, s’était repenché sur son problème de camion. Il en avait trouvé la cause vers vingt-deux heures, et il repartait maintenant depuis Saint-Etienne-au-Mont.

Son estomac appuyait avec ses talons sur l’accélérateur.

Cling cling clang...

Les casseroles clinquaient à l’arrière... Le mariage... Pulchérie... Comment tout avait pu si mal tourner ? Une rencontre simple programmée par des parents défendant pauvrement leur bourgeoisie déchuée, un mariage sincère entre deux personnes a priori non consanguines et à peu près consentantes, trois magnifiques enfants pour consolider leur amour de famille. Ce qui avait cloché, c’est... c’était...

Cling cling clang...

Ces satanées casseroles. Tout venait de là.

L’échec marital trouvait ses origines le jour où les enfants avaient ramené ce problème consistant à déterminer la quantité de métal nécessaire pour réaliser une casserole. Adrien avait utilisé quelques savants calculs sur le périmètre d’un cercle (deux pierres) et sa surface (pierre carrée), mais Pulchérie, sceptique, avait préféré contacter un professionnel de la casserole : M. Grostermann. Celui-ci avait tout d’abord accepté de venir dîner le soir, puis le lendemain, le surlendemain... Le problème était corsé et méritait qu’on s’y attache — quitte à en détacher des corsets.

Au final, les enfants avaient eu une excellente note à leur devoir, et leur maîtresse un service de casseroles Grostermann Elegance en acier inoxydable 14 et 20 cm flambant neuf.

Cling cling clang.

Et les voilà aujourd’hui qui lui rappelaient sa vie passée, ces fichues casseroles, tandis qu’il traçait sa route sur la D119. Sur sa gauche s’étendait la Manche, au-delà de falaises abruptes. Adrien se rendit compte qu’il aurait aimé se trouver sur ces sommets escarpés avec le propriétaire de son véhicule, histoire de lui apprendre les rudiments du deltaplane, sans deltaplane.

Adrien ne s’était pas promené sur la plage depuis plusieurs années. Après quelques minutes de rumination intensive et prémonitoire, une soudaine envie lui prit d’aller fouler du sable cette nuit.

Cling cling clang.

De toute façon, il ne pouvait pas amener ces ustensiles de malheur au magasin à une heure si tardive. Il arriva sur le rond-point du boulevard Raymond Splingard, qu’il ne reconnaissait pas, et en fit plusieurs fois le tour en faisant crisser les pneus.

A l’époque, quand il venait à la plage, c’était un carrefour ici... Tout change en quinze ans, décidément. Même les carrefours. Et Pulchérie...

Cette idée l’agaça. Il tourna brutalement vers le boulevard de la Liberté, accéléra puis, en omettant le sens interdit de la rue Maurice Chevalier, rejoignit la rue Saint-Michel.

C’est en tournant à droite vers l’avenue Jules Massenet, prolongée par le boulevard Charles de Gaulle, qu’il renversa un type étrange, qui semblait avancer en tournant sur lui-même.

### CHAPITRE 3 — LA PRISONNIERE DU FORT D’ALPRECH

« *Le Fruit apporte la santé, longue vie au Fruit !* »  
*Le Grand Ruminant.*

Elle gisait sur la pierre froide.  
Seule.

Rebecca était allongée de tout son long dans le large magasin sous-traverse. Elle devinait l’ombre des barreaux qui l’emprisonnaient ; au-delà s’étendait la sombre tapisserie immobile d’une nuit sans lune ni étoile.

Elle sentait la roche glaciale sous son crâne, ses épaules, ses coudes et ses jambes. L’odeur âpre de la poussière se mêlait à des émanations métalliques et à l’éther qui l’avait approximativement anesthésiée. Un vent frais lui gelait la peau et agitait les cordes qui maintenaient ses bras au sol. Elle était nue, recouverte par deux draps négligemment jetés sur son corps.

Rebecca ne craignait plus pour sa vie, mais ses larmes ne s’étaient pas taries. Elle regrettait sa naïveté. Comment avait-il pu la laisser tomber ? Comment avait-elle pu croire en lui ? Comment avait-elle pu se laisser embarquer dans cette histoire sordide, par un homme dont la passion est de se déguiser en taureau ?

Elle avait tant accepté, tant sacrifié... Aujourd’hui, elle culpabilisait ! Par amour, elle avait participé à des cérémonies aberrantes, porté une tête de vache, banni la viande de son alimentation et le cuir de sa garde-robe. Etre heureuse et fonder un foyer : voilà ce que la vie lui réservait — son taureau d’homme avait su trouver les mots pour lui faire croire, en tout cas. Pour lui, elle s’était convertie au Ruminantisme et en avait accepté les contraintes.

Mais cette fois, c’était la goutte d’eau qui faisait déborder l’abreuvoir ! Ses yeux pleuvaient comme vache qui pleure. Quelques larmes se faufilaient dans ses cheveux, ses oreilles, sa bouche. Ca grattait à l’intérieur de son conduit auditif, mais quelle importance maintenant...

« Si ça gratte, c’est que ça guérit, Beckie » répétait sa grand-mère. Elle sourit à son évocation, mais sa tristesse ne s’estompa que légèrement, pour laisser place à de la mélancolie. Ce n’était pas mieux.

Comment pourrait-elle surmonter la blessure subie aujourd’hui ? Elle ne comprenait même pas pourquoi elle était encore sauvée. Elle ignorait la suite du programme, et se demanda s’il ne serait pas préférable de...

« Je veux mourir » murmura-t-elle, dans un sanglot.

Sa respiration se calmait peu à peu. Son cœur soulevait encore sa poitrine à un rythme irraisonné. Elle vivait ; chaque nerf de son organisme le lui hurlait à coups de décharges et de brûlures.

Rebecca s’arrêta de bouger un instant. Au loin le ressac des vagues frappait l’épi du fort de l’Heurt ou s’écrasait au pied du parapet. Le bruit continu du flux et du reflux de la Manche sur le sable portelois lui parvenait, plus grave. Elle eut l’impression d’entendre un crissement de pneus, suivi d’un bruit sourd et d’un entrechoc de casseroles : c’était probablement son imagination qui lui jouait des tours.

Soudain, son abdomen se contracta. La douleur était minime à côté de l’horreur qu’elle avait vécu. Ses poignets, entravés et meurtris par d’épais cordages marins, sentirent un liquide chaud et poisseux affluer.

Du sang. Son sang.

Elle le sentait s’écouler depuis son ventre.



Les images et les sensations des heures précédentes lui revinrent, grotesques, pénibles, effroyables. Cet amour vache avait repoussé les limites de la violence.

Elle aurait voulu voir les dégâts causés par le Coutelas Sacrificiel du Grand Ruminant, estimer la gravité de son état. Comme pour accéder à sa volonté, une pâle lumière sélénite traversa le ciel nuageux, et lui parvint entre les barreaux métalliques. Elle tenta de soulever la tête, mais un fatras de liane mal tissées la plaquait fermement au sol. Elle baissa simplement les yeux et regarda son ventre sanguinolent. Une cicatrice horizontale de trente centimètres lui barrait l’abdomen.

Une bouffée de colère l’envahit petit à petit, telle l’implacable avancée de la marée montante qu’elle percevait. Elle tremblait, pleurait, saignait. Elle résista encore, pour ne pas sombrer.

Non, la mort n’était pas préférable. Non, elle ne voulait pas mourir. Elle ne pouvait pas s’en contenter. Elle venait de vivre le pire, elle n’avait plus rien à craindre désormais. Ils devaient payer pour cette mascarade.

Elle regarda à nouveau la cicatrice. Un fil potentiellement stérile fermait ce qu’un boucher amateur aurait pu appeler une césarienne. Le sang ne semblait venir que de l’extérieur de l’incision. C’était une bonne chose. S’ils avaient pris la peine de réaliser une suture, peut-être les Ruminants la garderaient-ils vivante...

Elle se consola avec la seule certitude qu’elle avait : ces allumés du végétal ne la mangeraient pas.

\*

Le Grand Ruminant était assis sur son carré de fausse herbe, au fond d’un bunker normalement abandonné. Il portait fièrement sa tête de taureau et arborait, pour l’occasion, son plus bel anneau nasal.

Ils étaient six dans la pièce. Les cinq personnes qui suivaient l’idéologie du Grand Ruminant l’entouraient respectueusement, avec leurs têtes pesantes. La trompe de l’homme-éléphant reposait paresseusement sur la tête de la femme-chèvre ; l’homme-girafe se massait le cou ; la femme-antilope faisait briller ses cornes avec de l’huile d’amande douce.

L’homme-porc rota, et tous admirèrent en silence la puissance de l’éructation.

La Boisson Herboricole circulait dans une bouteille en verre portant l’étiquette « bière de Saint-Omer ». Ce breuvage aidait les fidèles à « s’accomplir dans leur foi ruminante » selon les termes du maître des lieux.

— Le rituel n’est pas fini, clama le Grand Ruminant, grandiloquent.

Un nouveau silence faillit s’imposer, mais le moment fut gâché par l’homme-porc qui bullait dans la Boisson Herboricole.

— Le Prince doit boire le lait maternel pendant six jours avant l’accomplissement de la prophétie.

Silence. Bulles.

— Rassurez-vous, ma femme sera nourrie exclusivement par les bons fruits et légumes de nos jardins, précisa l’homme-taureau.

— Etes-vous sûr, Grand Ruminant, qu’elle suivra notre alimentation ? osa la femme-chèvre.

— Elle l’a acceptée pendant la grossesse.

— Oui mais, si je puis me permettre, votre Taurine Eminence, il me semble qu’elle n’a pas apprécié l’EPMF.

- L’EPMF ? brailla l’homme-porc avec une voix mal muée.
- Extraction de Prince en Milieu Fortifié, lui murmura l’homme-éléphant.
- Soit. Nous la forcerons un peu. Il est vrai, sourit méchamment l’homme-taureau, que nous aurions peut-être dû la prévenir du rituel dans sa totalité. Nous avons peut-être été un peu vaches avec elle...

Un rire beuglé, bêlé, barri, couiné, meuglé résonna à l’intérieur du bunker.

- Et le septième jour, poursuivit le précepteur, mon fils recevra l’herbe six fois pré-mâchée. Alors, l’accomplissement sera total et l’Homme sera changé. L’ère d’*Homo ruminantis* approche, mes amis ; je le sens !

« *Homo ruminantis* » scandèrent les cinq Ruminants en chœur pendant une trentaine de secondes, qu’un observateur extérieur aurait certainement qualifiées de longues et inquiétantes. Le Grand Ruminant resta muet ; il songea à son grand-père, ce visionnaire qui avait su lui inculquer la foi en un avenir verdoyant. Il serait si fier aujourd’hui.

Il leva la patte pour signifier la fin de la communion ruminanto-évolutionniste.

- Il faut nettoyer le Coutelas Sacrificiel, annonça le maître, car celui-ci a touché la chair.

Taillant dans la poire comme aucune lame ne le pouvait, véritable symbole du mythe Ruminant naissant, le Coutelas tirait son pouvoir de sa carne virginité. Mais aujourd’hui, le fer avait été souillé. Pour lui rendre son innocence originelle, il n’y avait qu’une seule solution, et personne dans le bunker ne l’ignorait. Le seul être au monde capable de forger leur Excalibur Ruminante était son créateur : Glükr, le Génie des Fruits.

Cette fois, le silence à l’intérieur du bunker fut total. Les Ruminants auraient pu entendre un très lointain bruit de crissement de pneus, suivi d’un choc sourd et d’un clinquement de casseroles ; mais aucun n’y prêta attention car leur esprit était trop occupé à frémir, et leur cœur à visiter leur — hélas — seul estomac.

Ils craignaient Glükr, parce qu’il était un pépineux, capable de leur causer les pires ennuis. Il décidait l’avenir de leur récolte pendant la décennie à venir, et accordait le droit de pousser à chaque fruit de la région.

L’imaginaire des Ruminants avait beaucoup brodé autour de ce Génie des Fruits. Dans la mythologie ruminante, rédigée une trentaine d’années auparavant dans le cadre d’un mésusage de jus multivitaminé, il était question d’une nouvelle espèce humaine, de fruits exotiques et juteux, mais également du retour de l’Eden dans le Pas-de-Calais. Dans le Texte original, relativement peu remis en question par la suite, il n’y avait qu’un seul Coutelas Sacrificiel, et un seul forgeron : le terrible Glükr, le Génie des Fruits qui pouvait leur faire vivre une famine fruitesque sans précédent.

Lorsqu’il avait écrit le Texte, le futur Grand Ruminant avait trouvé géniale cette idée que Glükr ait les pleins pouvoirs, soit globalement méchant, mais en même temps indispensable pour la pureté de leur symbole — un peu comme si Frodon devait demander gentiment à Sauron de faire sa vaisselle.

Les Ruminants avaient déjà cherché un autre purificateur douze ans auparavant, lorsque l’homme-porc, alors jeune recrue légèrement paumée, avait utilisé la lame spirituelle pour se tartiner des rillettes. L’épisode avait été fâcheux et d’après les Nouveaux Textes de la mythologie ruminante, Glükr avait puni cet affront en interdisant la culture des ananas dans leur région<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> L’hypothèse du climat défavorable du Nord-Pas-de-Calais pour la pousse des ananas n’avait pas été évoquée.

Pour ces raisons, aucun Ruminant ne se sentait prêt à rencontrer le Génie des Fruits. Le Grand Ruminant se tourna alors vers ses deux plus fidèles lieutenants : Antilope et Girafe.

Ravi de ne plus être dans la ligne de mire, l’homme-porc se détendit et vomit un bézoard.

Les genoux des deux Ruminants observés s’entrechoquèrent, à la manière de casseroles Grostermann bringuebalées dans un neuf tonnes conduit avec nervosité. Au-dessus de leurs épaules, les têtes représentant les animaux homonymes dodelinaient, telles des figurines canines posées sur la plage arrière d’une voiture.

Le Grand Ruminant leur rappela qu’ils n’auraient pas à porter le Coutelas Sacrificiel à Glückr lui-même, mais au messager qu’ils avaient choisi trois mois auparavant, ensemble.

Les deux lieutenants ne furent pas rassurés pour autant. Ils savaient qu’en cas d’échec du messager, ce serait à eux d’aller à la rencontre de cet infect pépineux de Glückr.

Inspirée, la femme antilope proposa de jouer cette mission à courte-corne.

Stupide, l’homme-girafe accepta.

Vingt secondes plus tard, le Grand Ruminant lui remit le couteau ensanglanté, au cours d’une brève mais néanmoins émouvante cérémonie de Passation Temporaire, telle que représentée au crayon gras dans le Texte original.

## CHAPITRE 4 – LE ROSSIGNOL DE LA CASSEROLE

*« Mais elle est cabossée cette casserole ! »  
Une cliente de Maisons & Jardins.*

Deux phares bravaient fièrement l’obscurité de la nuit. Ces téméraires lumières émanaient d’un camion qui aurait pu avoir vingt ou trente ans, conduit par un quarantenaire grisonnant à l’énervement évident. Il était accompagné d’un ersatz de poupée de chiffes molle accoutrée comme un détective privé des romans de gare du milieu du siècle passé. Dans ce camion clinquaient des casseroles.

Le chauffeur, Adrien, était dans une mauvaise passe. Il avait perdu l’espoir, sa femme, son mobilier, son linoléum, et était en passe d’y laisser également son emploi. Cette dernière assertion semblait d’autant plus vraie que le louche individu qu’il avait renversé ne donnait guère plus de signe de vie qu’un crabe chez le poissonnier. Peut-être qu’un plongeon dans l’eau bouillan... Adrien chassa rapidement cette idée.

Etant donné le choc, la probabilité de survie de l’accidenté était si faible qu’Adrien envisageait d’embrasser la carrière de fugitif. Il aurait pu se cacher à 750 kilomètres de là, dans l’Ain où il passait si souvent des vacances dans son enfance, paisible, tranquille, à une époque où il pouvait être innocemment assis à une terrasse de café en sirotant un verre de limonade, dans lequel trempait une rondelle de...

« Taureau... »

Le bredouillage d’Ace Burton fit sursauter Adrien. Le chauffeur manipula le volant avec brutalité. Le camion hoqueta. Les roues heurtèrent le trottoir, et l’embarquée faillit finir dans la cuisine d’un Portelois qui aurait probablement été surpris d’y découvrir autant de casseroles — et de camion — au milieu de la nuit. Par chance plus qu’autre chose, Adrien stoppa le véhicule avant le choc.

Un nuage blanc s’échappa du nez du camion, écrasé sur un pilier calcaire qui venait de perdre tout son charme décoratif.

Transpirant à grosses gouttes, les jambes flasques et flageolantes, Adrien sentit son cœur battre à tout rompre, comme si celui-ci s’éveillait après une longue journée de battements insipides, monotones, poum-poum-on-s’ennuie-poum-poum-vous-voyez-un-peu-poum-poum-tralalala.

Il remit le contact, recula doucement. La plaque d’immatriculation, épuisée après ce long baiser avec le pilier, décida de passer le restant de ses jours à côté de son bien-aimé ; le crissement métallique de sa chute fit à nouveau sursauter le chauffeur. Le camion recala. Adrien redémarra, conscient que plusieurs habitants le regardaient derrière les rideaux de leur chambre, en se demandant si le quartier survivrait à son passage.

Adrien tourna à gauche dans la rue du Maréchal Foch et prolongea jusqu’au quai de la Vierge, comme n’importe qui d’autre l’aurait fait à sa place.

La rue retrouva son calme. Une brise légère levait mollement la mer et maintenait le drapeau de baignade à une hauteur convenable. Adrien coupa ses phares, et regarda au-delà du parapet, en direction du fort de l’Heurt.

Frappé avec une régularité quasi métronomique par l’eau depuis plus de deux siècles, l’édifice était aujourd’hui en ruine. Entouré par la mer, il s’imposait encore majestueusement à ceux qui regardaient dans sa direction.

Adrien aussi était en ruine, mais plus personne ne le voyait, lui.

« Un Fort fort » pensa-t-il, se trouvant tout à coup piteux, face à ces pierres bicentennaires.

— J’ai ramassé de bonnes moules là-bas, près de la voie ferrée, murmura son voisin en se massant le crâne.

— Ah ! souffla le conducteur avec une voix mal assurée. Ça va ?

— J’ai l’impression. Dites, vous conduisez toujours comme ça ?

Le détective regardait les alentours pour estimer les dégâts causés par l’embarquée d’Adrien. Il n’y avait plus une poubelle en position verticale sur ce trottoir.

— Vous m’avez effrayé... se justifia le chauffeur.

— Et moi donc ! J’ai cru que nous allions repousser les maisons en front de mer.

— Il s’en est fallu de peu, confirma Adrien. Vous n’êtes pas trop sonné ?

— J’avoue que je ne souviens plus de grand-chose... répondit Ace Burton en se tenant la glabelle. Un homme-taureau me poursuivait et ensuite, je... un grand jet de lumière et je ne me souviens plus. Il y avait une grande route, je crois...

Un homme-taureau.

Adrien pensait à son boulot, qui allait s’enfuir comme l’esprit de ce pauvre type qu’il venait de rendre complètement maboul — enfin, compte tenu de l’accoutrement de détective, Adrien s’estimait responsable au maximum à cinquante pourcents de sa confusion.

— Un homme-taureau, dites-vous. A quoi ressemblait-il, au juste ?

— Un homme, tout simple, comme vous. Mais avec une tête de taureau.

— Je vois, approuva gravement Adrien en hochant la tête.

Son ton ressemblait à celui d’un psychiatre dont la patiente viendrait d’avouer que ses jeunes voisins ne se contentent pas de lui voler ses idées à elle, mais aussi celles de ses chats.

Le monde est divisé en deux catégories<sup>3</sup> : ceux qui sont sensibles à l’ironie et au scepticisme, et ceux qui ont choisi pour modèle Spock, de la série Star Trek. Ace Burton oscillait constamment entre ces deux classes, sans juste milieu, mais était toujours un peu plus Vulcain après avoir affronté un neuf tonnes.

— Une femme hurlait, près du fort d’Alprech...

— Le fort en face ? demanda Adrien, en désignant la bâtisse frappée par la mer.

— Non, ça c’est le fort de l’Heurt. Le fort d’Alprech se trouve sur la falaise, là-bas, à gauche. J’ai entendu ce cri atroce, alors je suis naturellement parti la secourir, hum (dans sa tête, son double fuyait peu glorieusement dans la direction opposée), quand le monstre m’a barré la route...

— Hmm...

— Il était armé comme un taureau, alors j’ai dû fuir, puis après... plus rien.

Un moment s’écoula. Les vagues poursuivaient inlassablement leur flux et leur reflux. La lune, presque pleine, se voila de quelques nuages, sur lesquels se découpaient les ombres de goélands, repus après leur savoureuse pêche côtière et leur dégustation de ces étranges morceaux de pain fleurissant sur les trottoirs et le parapet.

Adrien continua de regarder le spectacle maritime et renchérit avec deux mots lourds de sens.

— Je vois...

---

<sup>3</sup> En plus des gens oubliables et inoubliables.

Des points de suspension se dessinaient sur le pare-brise au fur et à mesure que le temps s’écoulait. Au bout de deux minutes, ils étaient assez nombreux pour suspendre des jardins à Babylone.

Au volant de son neuf tonnes, le regard perdu sur l’horizon de la mer, Adrien se remémorait son passé, joncé d’erreurs. Sa femme Pulchérie lui reprochait d’être constamment ailleurs et de ne jamais l’écouter — enfin, il lui semblait qu’elle radotait quelque chose dans ce sens. Adrien entendait les gens, mais ne prenait pas vraiment conscience du sens des mots prononcés... Ce soir, il n’en serait plus ainsi ! C’en était fini de rester simple spectateur : il était question de meurtre, de femmes en détresse et d’accoutrements suspects.

Adrien voulait cesser de subir. Il allait agir vraiment pour une fois ; il avait envie de tout casser.

- Vous ai-je déjà parlé de mon chargement de casserole ? commença-t-il d’une voix roucouillante et engageante, plagiant à merveille un vendeur proposant une extension de garantie.
- Pardon ?
- Je transporte présentement de magnifiques casseroles en acier inoxydable qu’il me siérait de vous faire mirer, ajouta-t-il en descendant de son siège, avant de se diriger vers l’arrière du véhicule.

Un rossignol eût pu chanter durant ces louanges que sa mélodie aurait été qualifiée de carnassière. Adrien maniait la flatterie avec assez d’aisance pour voler son bien à n’importe quel corbeau transporteur de fromage.

Le détective avait beau être encore groggy après sa rencontre avec le pare-choc du camion, il trouvait douteuse la nouvelle attitude du chauffard. Profitant du fait que ce dernier était hors de vue des rétroviseurs, Ace, professionnellement déformé, chercha un élément prouvant la culpabilité d’Adrien dans une potentielle affaire louche : camions volés, meurtre, ou chatons kidnappés — bref, une opportunité de payer son loyer de juin avant la fin de l’été.

Ace Burton ouvrit la boîte à gants et retint un cri.

Il n’y avait rien à l’intérieur !

Quelle espèce de déséquilibré serait capable de ne pas charger sa boîte à gants de papiers d’assurance, de prospectus, de lunettes solaires, de sachets congélation, de crayons usagés ou d’éponges ayant pour but prétendu d’essuyer la buée interne des vitres ?

Il avait sûrement affai...

CLANG !

Les réflexions du détective furent freinées dans leur folle chevauchée par une casserole abattue à vive allure. Le rossignol de la casserole s’en était donné à cœur joie, espérant remettre les idées d’Ace Burton dans le bon ordre. C’était un projet ambitieux sur lequel de nombreuses personnes, dont plusieurs professionnels, s’étaient déjà édentés.

Adrien voulait aussi se défouler après le coup de fil de cet amphibien du menton de Grostermann, quelques heures plus tôt.

Ce deuxième objectif était au moins partiellement atteint.

## CHAPITRE 5 – LONG COU, LONG COUTEAU

« *Je n’ai jamais vu quelqu’un d’aussi droit que vous !* »  
*Le rhumatologue de M. Thiers*

Monsieur Thiers était comptable et numismate à ses heures perdues. Sa vie était tendue comme un fil depuis bien avant sa conception, et aussi loin que visible. Mathématiquement parlant, Thierry Thiers était une demie droite.

Ses trente-trois premières années avaient essentiellement été marquées par son premier visionnage des *Dents de la mer* un soir à vingt heures cinquante sur France Régions 3, un vélo rouge trop grand pour ses huit ans, ses vacances passées à bouquiner dans la librairie de sa tante spécialisée dans les ouvrages de cuisine, les décès de ses quatre grands-parents, les études de comptabilité, un job d’archiviste l’été, le permis de conduire, l’entretien d’embauche, le travail. Quelques épisodes de « Bonne nuit les petits ! » l’obsédaient encore parfois, lui donnant la furieuse envie d’en reversionner une cassette VHS, dans le mépris le plus absolu du progrès technologique.

Les parents de Monsieur Thiers animaient des conférences de sociologie et psychologie sociale à travers le monde. Ils appliquaient sur leur fils unique la théorie de l’Education Rationnalisée à Rares Occasions de Relâche, qui les avait réunis sur les bancs de la faculté, puis le temps de la procréation, du mariage, et quelques journées occasionnelles depuis, au décours d’un congrès.

Tout cela avait permis à Thierry Thiers de se confectionner une double liste « j’aime — je n’aime pas » entre l’ordre, la discipline, les classements alphabétiques d’un côté ; le risque, les voyages, la cuisine, le sang et autres requins de l’autre.

Quelques années auparavant, il avait également déjeuné à Londres en compagnie d’une dame ; il ne l’avait pas revue car elle n’avait pas mentionné cette éventualité, et lui ne s’en était pas senti le courage. Parfois, il regrettait cette occasion manquée, et avant de s’engager plus loin dans l’imaginaire, il haussait les épaules avec fatalité, se promettait de s’octroyer un créneau horaire pour les remémorations dans le courant de la semaine suivante, et s’en remettait aussitôt à l’activité prévue, afin de ne pas prendre de retard dans sa réalisation.

Chaque matin, Monsieur Thiers arrivait à son travail à 7 heures 55 ; chaque soir, il repartait chez lui à 18 heures 00 (sauf le vendredi, où il finissait à 13 heures 00). Sa pause repas durait deux heures, durant lesquelles il s’asseyait sur un banc en pierre près de la mairie, pour manger un sandwich jambon-fromage (et tomate le jeudi). De retour chez lui, il lisait le journal pendant une heure, préparait le repas prévu lors du Grand Planning du Mardi Soir (GPMS) de la semaine précédente, puis s’installait devant le film ou documentaire qu’il avait sélectionné au Cérémonial Décisionnel du Lundi (CDL).

L’exotisme égayait ses semaines lorsque, le vendredi, il goûtait au restaurant « Chez Michel » le plat suivant celui commandé la semaine précédente. Il s’étonnait parfois d’en connaître la recette par cœur.

Avant de s’endormir, Monsieur Thiers lisait quelques pages d’un roman, généralement biographique, sur un grand Homme de l’histoire ; jamais de science-fiction, fantasy ou toutes ces autres sornettes<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Monsieur Thiers ignorait que le collectif local des derniers représentants du Petit Peuple l’avait nommé Maître de la Lumière à sa naissance, en raison d’un alignement héliostellaire particulièrement favorable. On ne comptait

Si un chêne avait besoin d’un tuteur droit et ferme pour pousser, il pouvait toujours s’appuyer sur Thierry Thiers. Ou plutôt, « aurait pu », avant un certain soir d’août, où il fut réveillé par un bruit sourd et répété...

Toc toc toc...

Evidemment, à l’époque de Beethoven, le Destin aurait toqué une quatrième fois ; mais avec l’âge viennent les rhumatismes et de la jeunesse, la vigueur s’évanouit.

Monsieur Thiers garda les yeux clos. Quelqu’un frappait à sa porte donc, un dimanche soir. Bien. Un impondérable dans une vie strictement cadrée se doit d’être suivi d’une réflexion avant tout geste malheureux.

« Pourquoi n’est-ce pas *exactement* comme ça devrait être ? »

Cette question, inculquée par ses parents, avait amené Monsieur Thiers à devenir cet homme, allongé ce soir dans son lit, et dérangé dans son pré-sommeil. Cette fois, il ne voyait aucune raison d’être en cause, ce qui amenait évidemment la deuxième question : « comment éviter que cela se reproduise ? »

Supprimer la porte ? Solution assez périlleuse. Renforcer la porte par un revêtement matelassé ? Voilà qui mériterait débat en CDL, un de ces lundis soi...

Toc toc toc...

Thierry Thiers ouvrit les yeux, ne soupira pas d’énervement, ne gonfla pas les joues, ne poussa pas de cri de rage, se leva et descendit placidement les marches vers l’entrée. Les mains dans son pyjama en soie bleu, il incarnait la fatalité avec un brio qui aurait déchaîné Hollywood, si seulement des caméras avaient pu immortaliser l’instant.

Toc toc toc...

— Voilà. J’arrive...

Il tourna la clé de 90° et ouvrit simplement la porte.

Ses yeux captèrent d’abord l’éclat rougeâtre d’une lame ensanglantée, puis l’énorme tête de girafe de son visiteur nocturne. La double vision le surprit, mais n’égala pas la stupéfaction entraînée par les premières paroles de l’importun...

— Salut, je peux entrer ? Je ne voudrais pas qu’on me remarque devant votre porte.

Trois secondes s’écoulèrent, puis les rouages implacables de l’esprit pragmatique de Monsieur Thiers se remirent en marche, après avoir suspendu leur mécanique bien huilée pour regarder la scène et s’assurer de son improbabilité.

Thierry Thiers avait bien sûr déjà entendu parler des méfaits de la drogue, mais il n’avait encore jamais rencontré quelqu’un qui cherchait à passer inaperçu avec une tête d’animal de deux mètres...

— Enchanté. C’est sûrement la porte à côté.

— Tu n’es pas Thierry Thiers, comptable de trente-trois ans ?

Nouvel arrêt brusque des rouages. Pour un rêve, c’était quand même drôlement bien fichu. Un bel herbivore, vu en trois dimensions.

Il était peut-être temps de songer à arrêter de manger cinq fruits par jour.

---

plus le nombre de peintures lutines et créations florales elfiques représentant Thiery Thiers couronné, dressé sur un puissant cheval blanc, les yeux brûlant de fières conquêtes. Son retour parmi le Petit Peuple était très attendu.



- *A priori*, ça semble juste. Si vous vendez de l’herbe, j’ai déjà ce qu’il...
- Je ne vends rien du tout, l’interrompit l’impromptu visiteur en se glissant sur le dans l’entrée. Je suis venu t’apporter le Coutelas Sacrificiel du Grand Ruminant. Ta mission...
- C’est très gentil, certainement, le coupa à son tour M. Thiers. Mais j’ai déjà reçu un très beau service de ma grand’mère maternelle, qui est fort bien conservé. Le serv...
- Tu n’as pas le choix ! l’interrompit l’homme au masque parfaitement adapté à une vie heureuse au cœur de la savane. Le Coutelas Sacrificiel a été souillé, et il doit être porté à Glükr (ou autre nom ressemblant à une déglutition laborieuse de ruminant, Thierry n’en savait trop rien), afin de le faire reforger et en éliminer les reliquats de cette *souillure cannibale*.
- Ecoutez, je... (Pourquoi n’est-ce pas comme ça devrait être ?) Qu’ai-je fait ? Pourquoi moi ? (Comment éviter que cela se reproduise ?) Vous ne voulez pas un de mes couteaux ?

Cette dernière question décontença l’homme, qui fronça probablement les sourcils sous ses ossicônes.

- Pas le temps de discuter, je ne suis pas là pour peigner la girafe ! ajouta-t-il en claquant la porte derrière lui, après avoir imperceptiblement repoussé Thierry au fil de la conversation.
- Pardon ?

Tout cela manquait cruellement de logique, ce que Thierry récusait profondément. Il regarda la porte fermée et conclut rapidement que c’était la meilleure solution : mieux valait être enfermé chez soi avec un potentiel girafopathe plutôt qu’être vu par les voisins en sa compagnie.

- C’est une expression. Ecoutez, Glükr doit purifier le Coutelas Sacrificiel du Grand Ruminant, mais pour des raisons de simple dégoût mutuel, nous refusons d’entrer en contact avec lui.
- C’est fâcheux.
- Très. C’est un être pépineux et nous détestons les pépins.
- Et moi donc !
- Toutefois, poursuivit l’homme-girafe sans tenir compte de l’interruption, il a créé notre précieux trésor, et lui seul peut lui redonner sa *végéteur* originelle. Et nous ne pouvons pas le confier à n’importe quel messager, vous comprenez bien...
- Effectivement, approuva Monsieur Thiers, très au courant des difficultés actuelles pour choisir un placement fructueux et sûr.
- Vous avez donc fait l’objet d’une étude très sérieuse, qui vous a désigné à 73% comme l’homme de la situation.

Il jeta un regard amusé à l’homme en pyjama de soie bleu, et ajouta :

- Autant dire que vous avez écrasé vos trois autres concurrents !

C’était probablement un compliment dans le milieu des amateurs de costumes de girafes, mais Thierry Thiers se moquait bien d’avoir été désigné pour porter un couteau mal aiguisé chez le rémouleur. Même à soixante-treize pourcents.

- C’est très aimable à vous de m’avoir élu, et je vous en remercie, répondit-il d’abord en gentleman. Toutefois, je doute de pouvoir cumuler mon emploi de comptable et votre présidence de Couteau Artificiel Rutilant car, voyez-vous...
- Coutelas Sacrificiel du Grand Ruminant, corrigea prestement le louche individu.
- Très bien, très bien. Peu importe d’ailleurs, comme je vous disais, je fais déjà trente-cinq heures, vous comprenez et...
- Parfait. Glückr campe au fort de Coupes, au Portel. Allez-y après-demain, mardi, soir de pleine lune : ses pouvoirs flamboieront ! Et ne dites pas que vous m’avez vu... ajouta-t-il avec un léger trémolo dans la voix. Je reviendrai le récupérer jeudi soir.
- Non mais puisque je vous dis... Eh !

L’homme-girafe lui plaqua entre les mains le couteau ensanglanté et après un dernier regard lourd de sens, s’éloigna d’un pas aussi preste qu’hasardeux, penchant d’un côté et de l’autre au fil des mouvements de sa longue tête.

— Bien, conclut M. Thiers. Très bien.

Puis une minute plus tard, à nouveau sous ses draps, il ajouta : « Fâcheux ». Et il s’endormit.

## CHAPITRE 6 – CE QUI DEVAIT ARRIVER...

*« C’est votre première hospitalisation ici ? Je ne peux pas y croire. »  
Une infirmière de psychiatrie.*

Les murs n’étaient pas capitonnés. La porte n’était pas fermée à clé. Il n’était pas ligoté au fond d’un lit, ne subissait pas d’injections de calmants. Ce n’était pas une maison de fous, mais la cabine de son camion — aussi ténue soit la différence.

Depuis que le budget hôtellerie avait été rayé par M. Grostermann, Adrien dormait en position fœtale sur son siège. Son dos disait non, son porte-feuille répondait « pas le choix ». Comble du réalisme, lorsqu’il pleuvait, le liquide amniotique céleste se faufilait à travers la toiture poreuse pour lui éclabousser le visage.

Le chauffeur allumait et éteignait le plafonnier machinalement. Il songeait au détective qu’il avait fait interner ce dimanche en psychiatrie, à Boulogne-sur-mer... Il imaginait l’hôpital où était enfermé ce drôle d’individu depuis deux jours. Il se représentait les couloirs, dans lesquels les patients traînaient de lourds pieds, courant en agitant les bras, avec un entonnoir sur la tête.

Un entonnoir ou une casserole...

Adrien reconsidéra l’avenir de son chargement. Ne pas livrer les ustensiles de cuisine, ne répondre à aucune tentative de communication de M. Grostermann et sillonner la côte d’Opale sans but à bord de son camion faisait-il de lui un déserteur ? La question le taraudait, bien sûr, mais il connaissait ses limites en terme de sociologie et philosophie, et ce sujet les dépassait largement.

Rien ne l’incitait à rentrer chez lui... Et puis, il y avait cette intrigante histoire de cris d’agonie et de taureaux, même si elle pouvait très bien n’être que le fruit de l’imagination de cet Ace Burton. Qu’étaient quelques casseroles — même en acier inoxydable — face à de sordides sacrifices ?

Bientôt, il reprendrait la route et livrerait ses ustensiles quelque part — probablement pas chez « Maisons & Jardins » qui avait annulé la commande, trop tardive. Il achèverait d’autres missions. Il aiderait la civilisation à posséder dans ses cuisines de belles casseroles... Mais avant, Adrien brûlait d’envie d’en savoir plus ! Après une hibernation de longues années, sa curiosité se revigorait. Étrangement, il se sentait beaucoup mieux depuis qu’il avait fauché l’étrange détective...

Pour l’heure, il était temps de profiter du moment présent, sans se soucier de l’éventuelle existence d’un lendemain. Il s’endormit dans son camion, sur la bien-nommée aire de repos.

\*

Pour la première fois de sa vie, Ace Burton était hospitalisé en psychiatrie.

Il avait déjà rencontré quelques médecins spécialisés dans les maladies mentales, mais n’avait encore jamais dormi dans un de leur service — tout au plus s’était-il assoupi en salle d’attente, ou dans la salle de consultation. De nombreux addictologues lui avaient déjà proposé une cure de désintoxication, mais il avait toujours refusé.

Un ces spécialistes lui avait remis un livre, le DSM-IV, juste avant que l’alcoolisme d’Ace ne gomme chez lui toute foi en sa profession, l’incitant à fuir de l’autre côté de la planète afin de se consacrer à la peinture tricolore sur mouches australiennes — domaine dans lequel il était devenu une sommité internationale. Dans cet ouvrage de référence en

psychiatrie, Ace avait découvert sa dépendance à l’alcool. Ça l’avait attristé un temps, mais les faibles conséquences ressenties ne valait pas la peine qu’il change son mode de vie ; et puis, que diraient ses amis, ses clients, le barman de chez Luke s’il réduisait sa consommation ? Faire des efforts, ça signifiait se battre contre un « problème d’alcool » : quelle réputation ! Il valait mieux ne rien modifier du tout, et continuer comme il l’avait toujours fait. Il serait toujours temps d’arrêter de boire en cas de souci de santé...

Il en était resté là dans son rapport avec l’alcool. Puis il s’était fait renverser et casseroler par un cinglé, avant d’être hospitalisé sous contrainte pour trouble de l’ordre public. Ace était partagé entre la vexation qu’Adrien soit plus en liberté que lui, et la satisfaction d’être pris en charge sans avoir à avouer le moindre souci dans sa vie.

A ces deux sentiments s’ajoutaient une profonde lassitude : le temps semblait s’être perdu au plein cœur d’un pot de marmelade, et les journées étaient plus longues que des conditions générales de vente. Toutefois, il menait une vie presque habituelle : déambuler dans les couloirs, parler avec les autres patients, regarder la télé... Les deux différences majeures avec son quotidien étaient l’absence de loyer à payer et la sobriété.

Le travail ne lui manquait pas. Finalement, à quoi bon tout ça ? Fouiner dans la vie des gens, chercher des chats perdus, sauver des couples, démasquer des voleurs ou meurtriers, résoudre des énigmes, courir après des reliques...

Et après ? N’était-il pas temps de se poser ? Raccrocher l’imperméable, poser le Minolta, déposer le chapeau. S’accrocher au bras d’une belle blonde déboussolée, écouter du Duke Ellington et profiter de la vie.

Et arrêter la gnôle.

L’idée du sevrage lui avait traversé l’esprit à plusieurs reprises au cours de l’année écoulée ; avec l’hospitalisation en psychiatrie, elle se concrétisait sur un mode impératif. La première journée avait été pénible, avec son lot de suées, de vomissements et autres tremblements, dont il avait déjà pâti auparavant, lorsque ses minces économies ne lui permettaient plus de maintenir son alcoolémie au-delà du seuil dangereux pour sa santé.

Cette fois, il avait été soutenu. Il avait vidé plusieurs litres d’eau, calmé ses tremblements avec des benzodiazépines, pris des vitamines. Quand il était au plus mal, les membres du service l’avaient accompagné ; Antoine n’avait pas su enregistrer leur visage ou leur prénom dans la tourmente de cette première journée. Dans la nuit de lundi, il n’avait pas vu d’animaux dans sa chambre et il tremblait déjà beaucoup moins. Le premier cap était passé : pas de *delirium tremens*.

Et maintenant ? Et après ?

Antoine Bourdon percevait un tournant dans sa vie. Il avait envie de céder, reconnaître ses problèmes d’alcool, refuser d’en être l’esclave, arrêter tout, partir, hurler, chanter du Pierre Bachelet à tue-tête dans une décapotable sur une route américaine, recommencer sa vie. Il voulait s’autoriser enfin à aller mieux...

Rarement moment n’avait été aussi propice à une introspection. Il avait été assez malin pour accuser l’alcool dans l’histoire de l’homme-taureau. Le psychiatre l’avait cru. Ace savait qu’il sortirait bientôt, aurait un rendez-vous, un suivi en centre médico-psychologique...

Irait-il seulement ? Il avait déjà essayé, il avait déjà échoué. Comme toujours. Comme tout.

La vie d’Ace Burton était un échec de A à Z. Il songea à sa vitrine des objets retrouvés, son mémorial des affaires résolues. Ce piètre amoncellement de succès s’effaça aussitôt derrière le souvenir de sa femme de ménage impayée, du visage horrifié de la comtesse lorsqu’il lui avait remis son collier en mille morceaux, des articles de presse qui avaient été si blessants à son encontre.

Un échec, voilà.

Mais ça allait changer.

Ace Burton serra les poings, ferma les yeux et s'imagina en plein désert, au bout d'une route se divisant en deux.

A droite se trouvait son appartement onéreux, à l'ambiance enfumée et aux meubles poussiéreux, croulant sous les piles de dossier d'un métier de détective qui le menait aux quatre coins du globe pour des aventures sans but, sans coup d'éclat ; une succession d'échecs qui l'avaient mené ici, en psychiatrie.

A gauche, il y avait la fin... Le genre de fin qui justifie qu'on y mette les moyens. La vie rangée, une femme, du soleil, une plage, les cocotiers, des cocktails. Sans alcool. A base de lait de coco. Avec des petits parasols.

Bon, d'accord, avec une goutte de rhum...

Rhum...

Les yeux clos, perdu au carrefour de sa destinée, Ace s'endormit, avec ce dernier mot en tête : rhum.

Là où mènent tous les chemins.

\*

Au même instant, en fin d'après-midi à Rio de Janeiro, une incroyable liesse s'emparait d'un amphithéâtre. Des scientifiques de toute nationalité, de toute culture et de toute formation se tenaient debout et acclamaient le conférencier, qui avait présenté avec maestro son art pictural moderne sur mouches australiennes.

## CHAPITRE 7 – LE REMOULEUR DU FORT

*« Pouvez-vous reforger ce Couteau Artificiel Sanguinolent ?  
S’il vous plaît ? »  
Thierry Thiers.*

Le lundi, Thierry Thiers arriva à son travail à 7 heures 57, la cravate mal nouée. Il attribua ce retard ignoble et cette honteuse dégainée à la passation d’un Coutelas Sacrificiel en début de nuit, par un homme à masque de girafe.

Durant la journée, il se trompa d’une ligne dans une déclaration comptable, et allongea sa pause repas de trois minutes ; le soir, il oublia de rentrer chez lui, et ne quitta le bureau qu’à 18 heures 12. Sur le trajet de retour, Thierry trouva que sa vie virait sérieusement à la débauche, et avant de finir tatoué percé drogué danseur gogo pole-dance dans une boîte de strip-tease multisexuelle et zoophile parisienne, il décida de se reprendre en main.

Hélas, cette bonne résolution ne résista pas longtemps à sa soudaine folie bacchanale. Arrivé chez lui, il n’eut même pas la force de lire le journal, sortit un paquet de chips, installa ses pieds sur la table basse, zappa sur « la mort est dans le prêt » et décida de regarder « un repas contre tous », une émission de télé-réalité particulièrement reposante pour le corps et l’esprit des participants et des téléspectateurs.

Pendant son expérience d’auto-hypnose télévisuellement médiée, ses idées s’arrêtèrent sur le Coutelas Sacrificiel du Grand Ruminant. Il devait faire reforger l’ustensile et en voir éliminés les « reliquats de cette souillure », d’après les mots de l’étrange individu qui lui avait rendu cette visite si impromptue...

Que fallait-il en déduire ? Avait-il dans son porte-parapluie l’arme d’un crime sordide ?

Et comment éviter que cela ne se reproduise ?

Insoutenables questions ! Thierry décida d’aller se coucher.

Vingt heures sonnaient aux cloches de l’église. La pluie battait son plein, tandis que les nuages vidaient le leur. Le jeune voisin interprétait un morceau de Kumiko Tanaka. Il jouait la trompette avec un peu trop de conviction, et il fallait assurément des ancêtres britanniques pour ne pas engager diverses procédures pénales ; par chance, chaque cellule du corps de Monsieur Thiers récitait en permanence « Keep Calm and Carry On ».

L’accompagnement de piano, quant à lui, donnait matière à réfléchir. On peut rester indifférent devant une gamme, des accords renversés ou non, mais les arpèges c’est une toute autre histoire — surtout quand on s’endort dessus...

Au réveil, la magie arpégienne avait opéré : Thierry Thiers savait !

Il ne savait pas exactement ce qu’il savait, et ignorait ce qu’il ignorait — mais cela, il le savait, et c’était sa force ! Grâce à cette méta-connaissance de son champ de savoir, il se sentait apaisé. Il connaissait peut-être déjà tout sur le Coutelas, et par conséquent, ça ne servait à rien de chercher à en savoir plus.

En tout cas, il l’espérait, parce qu’il avait passé les quatre dernières heures de la nuit à se triturer les cellules grises pour en arriver à ce rassurant résultat.

Il percevait une lointaine solution à toute cette histoire : régler le problème d’affûtage du Coutelas Bidule de la Grosse Vache, s’en débarrasser, et reprendre le cours de sa vie. Le reste, il le savait sûrement, ou l’ignorait peut-être — mais n’avait pas connaissance de cela, évidemment. Il prit donc deux gélules de paracétamol, et partit travailler.

Le soir, Thierry envisagea une solution alternative pour le remoulage du Coutelas. Il quitta le bureau dix minutes plus tôt, fit un détour par la ville voisine, acheta une fausse moustache, un chapeau et des lunettes de soleil, enfila le tout au fond d’une ruelle, et se dirigea vers la boucherie du centre-ville.

Quelques mètres avant le parking de la place, il éteignit ses feux de position, coupa le moteur, se mit au point mort et laissa glisser la voiture, afin d’arriver le plus discrètement possible. Hélas, la cinétique du véhicule était insuffisante et une seule roue parvint à se hisser péniblement sur le trottoir. Il hésita à redémarrer le véhicule, mais il aurait attiré l’attention ; dans tous les cas, son arrivée secrète était d’ores et déjà un cuisant échec, puisque les passants commençaient à regarder dans sa direction comme s’il se baladait en Bat-mobile.

Thierry sortit de la boîte à gant le Coutelas Sacrificiel, subtilement dissimulé dans un sac plastique. Il remonta le col de son imperméable et s’apprêta à sortir de sa voiture, quand soudain, un groin le fit sursauter.

Un homme massif au visage porcine écrasait son nez contre la vitre pour balayer du regard l’intérieur de la Ford de Thierry.

— Vous êtes en panne ? couina-t-il.

— Euh... non, merci, tout va très bien, s’empressa de répondre le conducteur, effrayé, la moustache glissée sous la bouche.

L’homme décolla son regard de la vitre pour analyser la situation. Il fronça les sourcils : la voiture occupait trois places de parking et un quart de la route. Il vérifia le département sur la plaque d’immatriculation, et haussa les épaules en s’éloignant : ce n’était pas le premier « 62 » qu’il voyait se garer de la sorte.

Thierry remonta la moustache, quitta la Ford pour s’engouffrer dans un commerce, avec une allure qui aurait eu valeur de preuve accablante dans n’importe quelle affaire pénale. Il entra en s’assurant que personne ne l’avait suivi et, soulagé, présenta à son boucher le Coutelas Sacrificiel du Grand Ruminant, en lui demandant de « le reforge ».

— C’t-à-dire qu’j’ai pas l’s outils pour r’mouler ce genre d’modèle, répondit l’artisan.

— Hum, fâcheux. Vraiment, c’est très fâcheux.

— Pour sûr, j’comprends b’en qu’c’la vous fâque, mais c’n’est pas m’domaine à mo’, hein. Y a p’têt des gars b’en q’p’raient v’faire ça un p’tit peu au black, v’savez.

— Ah... C’est parfait. Mettez-moi un beau pavé alors, bredouilla Thierry Thiers, sans avouer qu’il n’avait absolument rien colleté.

Il repartit, son arme à usage cultiste sous le bras, et sa viande à la main. Il ne lui restait plus qu’à se rendre au fort de Coupes pour rencontrer ce Glükr. Il se projetait la scène : ce serait probablement aussi glauque qu’une diffusion des Dents de la mer sur un écran géant installé sur la plage... Pour se calmer, Monsieur Thiers se remémora le premier épisode de Bonne nuit les petits, du 12 décembre 1962. L’efficacité demeurait partielle — d’autant plus que ses idées n’étaient plus si claires, depuis qu’il avait été chargé d’une mission par un meurtrier herbivore.

Il se gara sur le parking de la plage du Portel, que le fort de Coupes surmontait. Le Maréchal Dubiez l’avait construit en 1545 pour bouter les Anglais hors de Boulogne-sur-mer ; Napoléon 1<sup>er</sup> l’avait réarmé en 1803 pour bouter les Anglais hors de l’Angleterre. Après une troisième jeunesse comme batterie côtière à partir de 1883, il avait été détruit lors de la seconde guerre mondiale, avant d’être à nouveau occupé à partir des années 1960 par un certain Glükr.

Thierry avançait vers la bâtisse. Il se promenait parfois le dimanche entre la plage du Portel et le parc de la falaise, poussant parfois jusqu’au fort d’Alprech ou la petite crique

paisible de Ningles, via le sentier des douaniers. Sur son parcours, il pouvait longer la façade du fort de Coupes, ou grimper dessus. Il n’y était jamais entré par manque de prétention d’aventurier.

Alors qu’il approchait du fort où se trouverait ce fameux Glükr, M. Thiers se rappela de quelque chose qu’il n’ignorait pas de ne pas savoir au sein de sa méta-méconnaissance : la nature de cet homme « pépineux ».

Était-il moins, aussi, ou plus loufoque d’un homme déguisé en girafe ? Les perspectives l’effrayaient par avance.

D’où venait-il ? Qui était-il ? Pourquoi était-il ? Peut-être pouvait-il transmettre des maladies spécifiques à son pays, à base de bactéries multirésistantes à toute antibiothérapie.

Monsieur Thiers était assailli par plus de questions en une soirée que lors de l’ensemble de sa scolarité et de sa carrière dans la comptabilité. Il fut donc presque soulagé de pouvoir enfin satisfaire sa curiosité — même si les réponses allaient être délivrées par un être patronymiquement défavorisé vivant dans un ancien bâtiment miliaire.

Au pire, Thierry allait mourir dans d’atroces souffrances. Était-ce si grave ? Au niveau individuel, c’était certainement un grand malheur ; au niveau collectif, régional, national ou international, ce n’était qu’un feu de paille. Cette relativité apaisa Monsieur Thiers.

Lorsqu’il fut face au fort, à demi enfoui sous un tertre, la moindre once de soulagement se leva pour céder la place à la terreur la plus brute. Le fort était entièrement muré, mais il y avait une pancarte sur une des fenêtres emmurées.

### *L’entrée est derrière vous.*

Thierry se retourna. L’église du Portel et la ville environnante... Aucune entrée en vue. Il traversa la route et continua à chercher pendant près d’une minute, avant de se rendre compte qu’il était sur le sommet d’un bloc de ciment. Un blockhaus.

Il jeta un œil en contrebas et aperçut une porte métallique cadénassée, d’une froideur à geler un réfrigérateur sur place.

« Tout cela n’est guère rassurant », pensa-t-il avec l’euphémisme d’un vendeur animalier proposant d’acquérir une « tortue assez peu vive » (avec une extension de garantie).

N’importe qui aurait fait demi-tour et aurait envoyé paître tous ces cinglés Girafe-like. Mais Monsieur Thiers n’était pas n’importe qui. Désigné à 73% comme l’homme de la situation par les Ruminants, il était d’une droiture à toute épreuve : il avait reçu une mission, il l’avait acceptée contre son gré, il comptait bien l’honorer. Pour se débarrasser de ce poids sur la conscience, il descendit le chemin jonché de feuilles mortes et de canettes cadavériques.

Il n’y avait plus qu’une poignée à tourner, et il allait le faire.

Il le fit<sup>5</sup>.

C’était fait.

Ainsi était Monsieur Thiers.

Il avança dans l’obscurité, en tâtonnant les murs humides et filandreux. A chaque pas, de nouvelles araignées se faufilaient dans ses vêtements ou ses cheveux. Il muait petit à petit en un mode de transport en commun arachnéen.

— Qui va là ?

---

<sup>5</sup> Ceux qui ont déjà fait basculer leur monde dans un univers fantastique où se côtoient farfadets, lutins, elfes, esprits, gnomes et autres leprechauns sauront l’impression que l’homme ressentit en tentant d’ouvrir la porte. Le dé clic, le petit vertige, le grand basculement, la densification soudaine de l’air, puis la sensation d’apaisement accompagnent assez classiquement ce type d’expérience de basculement. Pour les autres, il faudra faire preuve d’un tantinet d’imagination...



La voix pulpaît. S’il avait été plus tôt dans la matinée, il aurait juré que son interlocuteur pressait une orange.

- Bonjour monsieur Glükr, je m’appelle Thierry Thiers. J’ai été missionné pour...
- Combien ? l’interrompit l’autre, toujours invisible dans l’obscurité du fort.
- Pardon ?
- Combien ? Quatre ? Cinq ? Plus ? proposa le dénommé Glükr avec une pointe d’espoir dans la voix, une fraîcheur qu’on ne peut ressentir normalement qu’en pelant un litchi par une douce soirée d’été.
- Je... Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. Je suis missionné pour vous faire remouler un cout...
- Combien de fruits mangez-vous tous les jours ? l’interrompit à nouveau Glükr, d’une voix citronnée, acide et sans concession. Combien ?
- Ah. Cinq, bien sûr.
- Mmmh, expira lentement l’inconnu. Bien. Très bien. Approchez. Prenez un peu de raisin en passant.

Monsieur Thiers avança en tâtonnant.

Ses yeux commençaient à s’habituer à l’obscurité, et il distinguait peu à peu la forme de Glükr. L’être semblait humain ; il ne portait notamment pas de masque de girafe, ce qui était plutôt bon signe.

- Qu’est-ce qui vous amène, monsieur...
- Thiers. Thierry Thiers.
- Ah oui, très bien. Monsieur Thiers. Je suis Glükr. Vous pouvez m’appeler Bernard. Qu’est-ce qui vous amène, donc ?
- Je viens de la part de... d’un... enfin, je viens de la part d’un hom... ami, qui souhaiterait faire remouler son couteau... coutelas, et comme on m’a dit beaucoup de bien de votre travail, n’est-ce pas...
- Ah oui... fit Glükr avec méfiance, en se reculant perceptiblement. Un ami. Je vois.
- C’est une chance, proposa Thierry pour évoquer le manque de lumière dans le fort, en vain.
- Est-ce que par hasard il n’aurait pas une tête de porc, de chèvre ou d’éléphant ?
- Non pas du tout. Il a une tête de girafe, corrigea le comptable avec l’aplomb d’un contrôleur fiscal.
- Hum... Je vois, répondit Glükr avec une intonation aussi granitée qu’une orange.
- Vous avez beaucoup de chance... retenta Thierry.
- Oh, pardon, je manque à tous mes devoirs. Vous voulez peut-être que j’allume la lumière ?

Thierry Thiers hésita trois secondes, qui lui semblèrent une éternité et lui permirent d’envoyer dans le puits nommé « fond de lui-même » la question suivante : en fait, ai-je bien envie de voir la tête de ce type ?

Le puits était si profond qu’il n’eut la réponse suivante que six jours plus tard, sous l’association de mots suivante : « au j’en point suis où ». Ce n’était de toute façon plus utile car il avait d’instinct répondu...

- Volontiers.

Une lumière bariolée éclaira la pièce en un arc de cercle. Plus prosaïquement, un arc-en-ciel digne d’une caricature d’un enfant de trois ans illumina la pièce.

Glükr apparut au centre. Son visage ressemblait à une grosse cerise sur laquelle deux minuscules pommes auraient pris la place des yeux, au-dessus d’un abricot servant de nez et d’une banane buccale. Les cheveux étaient autant de brins d’herbe plantés sur le cuir chevelu de l’individu, et la barbe naissante empruntait beaucoup à la texture d’un kiwi. La vision déconcertait et semblait issue du commerce biologique.

Au pied gauche de l’arc-en-ciel, un leprechaun mécanique cirait ce qui semblait être les chaussures de Glükr. A l’autre extrémité, un chaudron rempli de pièces d’or scintillait, comme attendu.

Monsieur Thiers resta impassible. Ce n’était pas le moment de parler des risques fiscaux, et il le savait très bien.

- Vous savez, en cas de contrôle... commença-t-il toutefois, incapable de se tenir.
- Ils ne sont pas nets, l’interrompit une nouvelle fois Glükr, en parlant avec une voix framboisée.
- Ne m’en parlez pas. Enfin, ils suivent le Code Général des Impôts, ce n’est pas leur faute.
- Je parle des Ruminants.
- Ah, oui. Ceux qui m’ont donné le couteau.
- Oui, fit-il et la syllabe s’épanouit comme le jus d’une pastèque dans une bouche asséchée. Ils me l’apportent dès qu’ils veulent le purifier des rillettes.
- C’est fréquent ? s’inquiéta Monsieur Thiers.
- Tous les douze ans.
- Ah. C’est raisonnable.

Thierry Thiers se rendit compte de l’absurdité de sa réponse. Accessoirement, il se demanda quel âge pouvait avoir Glükr, pour avoir remoulé plusieurs fois un couteau utilisé tous les douze ans...

- Enfin, c’est la deuxième fois.
- Voilà qui me rassure ! Je craignais que vous ne soyez plus vieux.
- Non, je ne suis que le fruit de l’arbre des temps pluvieux.
- Pardon ?
- Je vous le fais pour demain soir, répondit Glükr en l’ignorant. J’ai besoin d’au moins trente-six heures.
- Très bien, ils le récupèrent jeudi soir, donc ça me va. Est-ce que vous livrez à domicile ?
- ...
- Non, bien sûr, vous ne livrez pas à domicile. Question stupide. Vous avez de beaux locaux, ça serait dommage d’en priver les clients. Je repasserai alors.

Il posa le sac plastique sur un guéridon. Il y avait dedans l’arme d’un crime commis par un homme-girafe, et il s’apprêtait à la laisser à un être pépineux, naturellement fruité. Il sentit que le monde n’était peut-être pas aussi clair qu’il l’imaginait<sup>6</sup>. Pour une raison

---

<sup>6</sup> Pendant ce temps, dans la cave d’une des maisons de ce quartier boulonnais, les membres du collectif local des derniers représentants du Petit Peuple retenaient leur respiration. L’évènement auquel il ne croyait plus venait soudain d’éclorre à une vitesse qu’ils n’auraient jamais pu espérer dans leurs rêves les plus fous : leur Maître de la Lumière était sur le point de basculer... C’était la Saint-Patrick avant l’heure : une porte grinçante s’ouvrait dans le cerveau de Thierry Thiers, concomitamment à celle du fort de Coupes ! Un fin faisceau lumineux commença à s’engouffrer et à éclairer ses neurones du spiritualisme et des croyances populaires, jusque là laissés en décrépitude. Puis, photons après photons, ce n’était plus un rai de lumière qui parvenait dans cette chambre interdite, mais bien une lumière à faire pâlir d’envie n’importe quel phare de Boeing. Un feu d’artifice de

mystérieuse, il songea à la rue des sirènes où il avait passé son enfance, à côté de la rue des lutins, un peu au Nord du récent Nausicaä de Boulogne-sur-mer... Et s'il venait de trouver dans ce fort de Coupes le feu associé aux fumées ?

En se dirigeant vers la sortie dérobée, Monsieur Thiers eut la désagréable impression que sa santé mentale vacillait. Malgré son expérience professionnelle, il était bien loin du compte.

---

superstitions éclata en Thierry, à son insu. Quelques nuits plus tard, il serait persuadé de l'existence de fantômes, elfes et autres créatures mystiques, et il partirait à leur rencontre pour enfin connaître les joies de l'imprévu.

## CHAPITRE 8 – IL Y AURA TOUJOURS UN LENDEMAIN

*« C’était sa première hospitalisation en psychiatrie.  
Je n’arrive toujours pas y croire. »  
Une infirmière de psychiatrie.*

Désenivré depuis une cinquantaine d’heures, Ace retrouvait peu à peu sa lucidité sur le monde environnant. Il se rendait compte de l’inutilité de sa vie, et de la pauvreté de ses relations sociales : en faisant le compte, il s’aperçut que la moitié de ses clients fidèles l’avaient lâché sur les deux trois dernières années — l’autre cliente s’accrochait encore, probablement par foi chrétienne.

Le détective estima que sa sortie de psychiatrie approchait. Une enquête simple (impliquant du Galak et du Milka) lui avait appris que les dossiers étaient présentés et discutés chaque jeudi par les psychiatres, réunis autour d’un café. Plusieurs scénarios lui avaient traversé l’esprit, mais il n’avait pas assez de plaques de chocolat.

Ce jeudi matin lui sembla donc s’étirer autant que lui avait envie de se tirer.

Un des autres patients lui rendit visite dans sa chambre. Des poils gigantesques tentaient de s’échapper de ses conduits auditifs, creusés au centre de longues oreilles pointues. Sa courte taille, son bonnet pointu et ses vêtements verdâtres donnaient des envies de jardinage.

- Viens boire une choppe avec nous !
- Non merci, je suis abstinent, répondit le détective, suspectant un piège sournois de l’équipe médicale.
- Mais allez, lâche-toi un peu ! Il croit en nous, il croit en nous !
- Qui ça ?
- Le Maître de la Lumière ! Il croit en nous. Nous allons pouvoir revenir, reconquérir le monde.

Ace Burton rencontrait fréquemment des personnes « légèrement égarées », mais celui-ci concourait pour le prix de l’année.

- Génial, Docteur Frankenstein, je suis enchanté de voir que vous avez de nouveaux projets.
- Mais qu’est-ce qui te prend, tu n’as pas compris ? Le Petit Peuple revient !
- Chouette nouvelle. Mais j’aimerais autant que vous partiez.
- Tu ne veux pas en savoir plus ?

« Tu as arrêté de boire, va plus loin : arrête d’être détective » dictait une petite voix dans la tête d’Ace. Mais sa curiosité avait été aiguisée, et il voulait effectivement davantage d’informations.

- Si. Mais d’abord asseyez-vous.
- Merci.
- Et prenez ce pull, vous allez attraper froid comm…
- Quoi ! lança sèchement l’homme aux oreilles pointues.
- Tenez, vous risqu…
- Comment oses-tu ? hurla l’autre.
- Euh… Enfin, vous pouvez aussi prendre celui-ci, si les couleurs de l’autre ne vous plaisent pas.

Le froid pénétra effectivement dans la pièce, au sein même de la conversation. Ace ne comprenait pas ce qu’il avait pu dire de mal ; ses vêtements avaient certes un peu de bouteille, mais de là à ce que leur prêt représente une offense, ça lui semblait un tantinet exagéré, voire légèrement vexant. L’autre écarquillait les yeux et laissait baller sa mâchoire, comme si un stade entier venait de psalmodier des insultes à son encontre et à l’égard de tous ses ancêtres.

— Mais... Mais... Mais...

Il répéta le même mot pendant une quarantaine de secondes.

C’est long, quarante secondes de « mais ». Très long. Ace Burton résista tout de même à l’envie (et au besoin) de l’interrompre, car il craignait d’être à nouveau maladroit.

Au terme de sa série de « mais », l’homme auriculairement velu arbora un air abhorré. Ses oreilles s’abattirent sur sa tête, son bonnet s’affaissa, ses poulaines se recroquevillèrent. Il prit le pull-over, murmura un dernier « adieu » et traîna les pieds jusqu’à sa chambre.

Ace n’osa pas lui réclamer l’habit. Il ne savait pas s’il venait de réussir une épreuve de l’équipe psychiatrique, ou de mettre en évidence un cas sérieux de phobie de prêt vestimentaire. Quoiqu’il en soit, cet incident ne pouvait que jouer en sa faveur.

Le psychiatre entra dans sa chambre en fin de matinée. Il semblait perturbé, comme s’il percevait que le détective lui cachait quelque chose. Ace redoubla de ruse. Il ne fallait pas parler de minotaure meurtrier, ni de double whisky.

— Il fait beau, aujourd’hui ? demanda-t-il pour asseoir la normalité de ses propos.

— Très, assura le psychiatre, trop préoccupé pour se rendre compte que ses vêtements avaient été trempés par une pluie torrentielle.

— Ah. Dites, vous allez bien, docteur ?

— Oui, oui.

C’était un oui négatif.

— Je sais ce que vous me cachez, bluffa l’ancien détective ex-policier.

— Ah ? fit rapidement le psychiatre, partagé entre le regain d’intérêt de la conversation et la peur de trop parler. Vous les avez vues aussi ?

— Bien sûr.

Ace poursuivait son bluff, sans savoir où il le mènerait. Le médecin éclata en sanglots.

— Je n’en peux plus. Ils en ont toute une... Des semaines de travail gâchées...

— Oh là là...

— C’est terrible. Je leur ai demandé de la retirer, mais ils ne m’écoutent pas, ils ne m’écoutent plus... Je ne sais même pas où ils ont pu se fournir, j’ai peur de devenir fou, monsieur Bourdon.

— Mais non, mais non.

C’était un non positif.

— Vous êtes bien le seul à ne pas en porter. Je suis tellement content de voir vos cheveux, monsieur Bourdon.

— Et moi donc...

— Dites... on vous en a proposé une, aussi ?

— Oh là là... Si vous saviez !

— Je sais, monsieur Bourdon. Je sais. Oh, comme je suis content de ne plus être seul ! Mais j’ai tout prévu, je vais contre-attaquer. Venez, je vais vous montrer.

Le psychiatre fit signe à Ace de le suivre, en marmonnant un charabia à propos de thérapie cognitivo-comportementale, de cuisine et d’entonnoirs. Ils traversèrent plusieurs couloirs, normalement interdits aux patients<sup>7</sup>.

Le médecin s’arrêta devant son bureau, sortit son trousseau de clé et enfourna la première venue dans la serrure. Il ouvra la porte et hurla.

— Aaaaah !

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Aaaaaaaaah ! Je deviens fou !

Le psychiatre se retourna, et s’empoigna les cheveux. Hirsute, le regard paniqué, hurlant « je suis fou », et courant vers la sortie, il ressemblait effectivement à un fou.

Ace resta sur place et jeta un œil à l’intérieur de la pièce. Il se demanda d’abord pourquoi le médecin l’avait amené à la cuisine ; puis il aperçut le bureau, recouvert d’un mont de cass...

CLANG !

Ace se retourna et vit le psychiatre étalé de tout son long dans le couloir. Un homme cagoulé venait de lui porter un écrasant coup de casserole.

— Venez ! chuchota l’étranger, en désignant l’issue de secours.

Le détective resta figé.

— Venez, bon sang ! marmonna l’autre.

— Vous êtes le cinglé qui m’a fait entrer ici, non ?

— Chut, vous allez me faire repérer.

— Pourquoi je vous suivrais ?

— Vous préférez qu’on vous retrouve à côté de lui ?

Il désigna le psychiatre allongé au sol, sous une toile où étaient collées une douzaine de mouches australiennes tricolores.

Le détective essaya d’entrevoir ses avènements possibles. Rester en psychiatrie ou partir avec Adrien. S’ennuyer toute la journée avec des vestimentophobes et des médecins hirsutes, ou rechercher à travers la nuit des femmes menacées par d’assassins taureaux... Boire ou enquêter, il n’était pas encore sûr d’avoir choisi...

Le médecin émit un grognement. Il allait se relever d’un moment à l’autre.

Tant pis ! Ce n’était pas en quelques secondes qu’Ace allait résoudre toutes les questions sur son avenir incertain. Il allait devoir fuir, et appréhender les problèmes au fur et à mesure. Son statut de fugitif solitaire ne l’aiderait sûrement pas, mais qu’importe ; il y aurait des lendemains plus joyeux. Il suivit l’homme cagoulé, et ajouta à son encontre :

— Vous avez un sérieux problème avec les casseroles, vous.

---

<sup>7</sup> Sur le chemin, le détective aurait pu jurer avoir croisé brièvement une fée. Comme il ne voulait pas être diagnostiqué du syndrome de Peter Pan, il préféra ne pas en toucher un mot. Il ne parla guère plus des fantômes faisant une balle au prisonnier dans le jardin.

## CHAPITRE 9 – L’ECHAPPEE ROMANTIQUE

« *Je ne vois vraiment pas ce qu’elle veut dire... »*  
*L’homme-éléphant.*

L’homme-girafe frappa à la porte. Monsieur Thiers l’ouvrit.

— Ah, c’est vous. Je vous attendais.

Le Ruminant remarqua un changement chez le comptable, sans savoir le définir clairement.

— Vous pouvez entrer, mais faites attention à l’encadrement de la porte. C’est limité à deux mètres dix.

— Avez-vous accompli votre mission ? demanda l’homme-girafe en se courbant.

— Tout à fait. J’ai récupéré votre couteau ce matin.

— Parfait !

— D’ailleurs, Glückr me fait transmettre son dégoût à votre égard.

— Ah, très bien ! ça ne m’étonne pas de lui. Bon, où est le Coutelas Sacrificiel ?

Mine de rien, l’homme-girafe projetait de passer sa soirée ailleurs que chez un comptable. Il avait par ailleurs d’autres projets concernant Thierry Thiers, comme lui proposer de devenir Secrétaire Délégué au Transport du Coutelas — ou le chloroformer brutalement en cas de refus.

— Il est sur la table. Je suis en train de l’essayer.

— Sur... sur quoi ? demanda le Ruminant, paniqué.

Il imaginait déjà l’arme rituelle servir à beurrer une tartine ou à couper un pavé de rumsteak. L’homme-girafe bouillonnait sous ses ossicônes. Thierry Thiers désigna deux ananas sur la table.

— Des fruits. Votre couteau tranche à merveille, Glückr est un vrai pro !

— Vous m’avez fait peur pendant un moment ! ricana le Ruminant. J’ai cru que vous vous en étiez servi pour de la... viande, conclut-il avec une moue de dégoût.

— J’ai cru comprendre que vous étiez plutôt végétarien.

— Exact... Et vous ?

— Oh, non ! s’exclama Thierry en montrant la table.

Une vision d’horreur saisit le Ruminant. Un poulet sans tête trônait sur la table mortifère, entre des lardons et du bacon. L’homme-girafe se retint de régurgiter.

— Vous faites quoi, là ? Un massacre ? Une orgie carnivore ?

— Une salade poulet et ananas.

— Du... sucré-salé ?

C’en était déjà beaucoup pour le Ruminant, qui s’agitait nerveusement, explorant l’intérieur de sa veste printanière à la recherche de son flacon de chloroforme.

— Bien sûr ! C’est très bon. Vous voulez goûter ?

— Aaaaaaaah ! Sorcier ! hurla l’autre.

Ne trouvant pas l’anesthésiant, il attrapa la première casserole venue — une Grostermann, évidemment — et l’élança violemment sur le visage de Monsieur Thiers. Tout catholique qu’il fut, Thierry ne tendit pas l’autre joue, et s’affala plutôt sur le sol.

L’homme-girafe reposa l’ustensile de cuisine, récupéra le Coutelas Sacrificiel et traîna le comptable jusqu’à son buggy.

\*

D’un point de vue extérieur, Adrien choisissait l’itinéraire le plus improbable avec un art inégalable. Il contourna les remparts de la vieille ville, puis enchaîna les sens interdits jusqu’à la rue Saint-Louis, où il cala de façon inexplicable. A ses côtés, Ace Burton commençait à réviser son opinion sur le service de psychiatrie.

Le chauffeur redémarra sans utiliser le starter, traversa le pont, dévia (sans clignotant) du droit chemin, et détourna par la rue du Moulin à Vapeur. Le véhicule stoppa à nouveau, mais cette fois, le détective aurait juré que c’était volontaire.

Adrien resta figé sur son volant, le regard perdu. Ace envisagea la fuite, mais il se trouvait au cœur d’une zone déserte du quartier de Capécure, et il n’irait pas loin avant que le chauffard ne le rattrape. Dans les yeux de celui-ci se dessinaient les marchés festoyants, écoles vivantes et folles courses hippiques qu’il tentait d’imaginer. Sa famille avait vécu là, et Adrien essayait d’imaginer leur vie sous filtre sépia, entre les deux avaleuses de jeunesse. La gare maritime, le casino... Après la seconde guerre mondiale, du dynamique quartier de 10 000 habitants, il ne restait plus que quelques magasins fantômes... *As time goes by*.

Aujourd’hui, le décor ne conservait rien de son énergie d’antan : murs tagués, rideaux de fer tirés, hangars sentant le poisson chaud. Adrien désira soudain revoir les rues de son enfance. Que deviendront-elles dans un demi-siècle, ces routes qu’il avait toujours cru immortelles ?

Il reprit la route vers le quartier Damrémont, sans prononcer un mot. Ses muscles se tendaient perceptiblement, ses mains se crispaient sur le volant. Ace Burton le remarqua aussitôt et craignit que son emprisonneur-sauveteur ne perde complètement les pédales — évènement souvent nocif pour un chauffeur poids lourd.

Le camion remonta sur la place d’Outreau et fila vers la route du Portel, toujours dans l’ignorance des signalétiques représentant un trait blanc sur fond rouge.

— Il y avait des baraquements, ici, annonça Adrien d’une voix rauque.

— Ah.

— Ils étaient heureux, les gens qui vivaient là. Ils allaient chercher de l’eau à la pompe, ils partageaient les jardins, les vivres... Les enfants allaient chez le voisin qui possédait la télévision...

— Vous y avez vécu ?

— Baraquement 59, se contenta de répondre Adrien en désignant une maison imaginaire sur sa droite.

La conversation s’arrêta aussi soudainement qu’elle avait commencé. Ace Burton percevait l’indicible nostalgie qui habitait le chauffeur... Il ne voyait pas où tout ça allait le mener. Nulle part sans doute, au grand désarroi du détective qui raisonnait le plus souvent de façon holistique.

Adrien était brisé. Sa femme, ses enfants et son linoléum l’avaient abandonné ; son patron allait bientôt faire de même. Tout ce qui gravitait autour de lui tournait au désastre. Il ne gardait que quelques souvenirs joyeux de sa jeunesse... Avant d’affronter ce qui pourrait bien être le dernier acte de sa vie, avant de commettre l’irréparable, il voulait imprimer dans



sa mémoire des lieux enchantés ; il était comme un condamné se gavant de madeleines, en se moquant bien de sa ligne.

Le camion passa près de l’école Jean Jaurès, puis remonta la rue du Biez et se dirigea vers la rue des Peupliers. Le détective eut l’impression que le chauffeur regardait les fenêtres de certains bâtiments. Il en nota les noms (Salvator Allendé, Hortensias) et se promit d’enquêter là-dessus, y voyant se dessiner un message franc-maçonnique, toujours dans un effort d’holisme certain.

Adrien parcourut ensuite la rue de l’Aubépine en sens légalement interdit puis emprunta le boulevard de la Liberté. Il s’arrêta juste après l’école Kergomard, sur le parking de la résidence Beethoven. Et là, débordant de souvenirs, il éclata en sanglots.

\*

Ses larmes traçaient des sillons dans la poussière qui barbouillait son visage. La fin approchait pour elle, Rebecca n’était pas dupe !

Le lundi, peu avant l’aube, quelques heures après la césarienne au Coutelas Sacrificiel, les Ruminants l’avaient transférée dans un autre bâtiment. Ils l’avaient bâillonnée, lui avaient glissé un bandeau sur les yeux et l’avaient allongée à l’arrière d’une camionnette. Le transfert avait duré une quinzaine de minutes ; sur la route, l’homme-taureau, son ex-fiancé, lui avait donné des nouvelles du Prince.

Rebecca craignait moins pour la santé mentale du gourou des Ruminants que pour celle de son fils... Elle s’inquiétait du projet des Ruminants quant à son fils. Comment réagiraient-ils en s’apercevant que manger de l’herbe six fois pré-mâchée ne servirait à rien d’autre qu’à le faire vomir ? Non, l’enfant ne serait pas le premier *Homo ruminantis*, quelque soit son alimentation. Il n’avait qu’un estomac, ce n’était pas un Ruminant : Rebecca avait des connaissances de biologie limitées, mais avait déjà entendu parler de Darwin.

Lorsqu’elle arriva à destination, elle sut d’après l’odeur et la luminosité qu’elle était claustrée dans un blockhaus... Mais elle ignorait lequel ; ce n’était pas ce qui manquait, sur la Côte, les vestiges du mur de l’Atlantique !

Prisonnière, elle ignorait encore tout de son fils : la couleur de ses cheveux, de ses yeux, le timbre de ses cris, le bruit de sa tétée, son apaisement avec le lait, ses petits poings serrés dans son sommeil, ses mimiques... Elle ne l’avait pas encore prénommé ; depuis son accouchement déclenché, elle avait éliminé l’idée de l’appeler Pomme. Tout cela l’agaçait et lui arrachait de nouvelles larmes : elle ratait le début de la vie de son enfant, et en souffrait chaque jour, chaque heure, chaque minute, en se répétant que le temps perdu ne se rattrape jamais.

Deux fois par jour, un Ruminant lui apportait son repas — fruits et légumes de jardin — et récupérait les biberons tirés par Rebecca. La quantité de lait diminuait de façon inquiétante, en raison notamment d’un tire-lait artisanal particulièrement mal fichu.

Selon la tête de son visiteur du jour, Rebecca alternait les insultes, réveillant pendant l’heure suivante la douleur de sa cicatrice.

Le lundi, elle proposa à la femme-chèvre de lui faire bouffer les pissenlits par la racine. Le lendemain, elle invita l’homme-éléphant à envisager un autre usage de son masque. Le mercredi, elle menaça l’homme-girafe de lui tordre le coup.

Le jeudi, elle changea de stratégie. Le Ruminant qui lui rendait visite ce jour-là était l’homme-porc. Elle connaissait ses capacités intellectuelles, qui n’avaient d’égales que la délicatesse de ses dégazages digestifs bi-orificiels. Rebecca se garda donc de l’insulter et opta pour une subtile ruse.

- S’il vous plaît, commença-t-elle lors de la visite du soir. Est-ce que je peux vous demander une faveur ?
- Dites toujours...
- J’ai une crampe dans le bras gauche...
- Comment ça se fait ?

En guise de réponse, Rebecca agita son poignet menotté. Le bruit de la chaîne l’attachant au mur ne résonna pas immédiatement dans l’esprit sirupeux de l’homme-porc. Rebecca répéta le mouvement une dizaine de fois.

- Oh ! Je vois ! Ca doit être la ferrure qui pèse sur votre bras.
- Ah, vous croyez ? demanda naïvement la prisonnière.
- J’en suis convaincu, répondit fièrement l’homme-porc, en un seul mot.

Au plus profond de lui-même, le Ruminant se félicitait d’avoir découvert la cause des douleurs de la femme de son chef. Peut-être cela lui faudrait-il une promotion. Il n’avait pas encore tout à fait saisi le léger différend au sein du couple.

- Mais alors, que faire ? poursuivit toujours aussi candidement Rebecca.
- C’est simple : je vais vous détacher et fixer l’attache sur votre autre bras. Comme ça, vous n’aurez plus mal !
- Ce serait tellement aimable de votre part...

Deux minutes plus tard, Rebecca quitta le blockhaus. L’homme-porc avait bêtement accepté de tester la ferrure pour « se rendre compte de sa lourdeur », et Rebecca n’eut même pas à se débattre. La prisonnière était libre et le gardien venait de s’emprisonner, repoussant les limites de la stupidité ruminante.

Par malchance, cet idiot n’avait jamais été fichu de décrocher son permis, et il se déplaçait uniquement à pieds de porc. Rebecca ne pourrait donc fuir qu’en courant. Elle regarda les alentours et reconnut immédiatement l’endroit où elle se trouvait. Elle s’attendait à être loin du fort où elle avait été séparée de son fils ; en réalité, la balade du lundi matin n’était qu’un leurre, et elle avait été enfermée dans un ersatz de blockhaus au pied du phare d’Alprech. Elle ne comprenait pas le but de la manœuvre ; cette mise en scène n’avait probablement aucun sens logique, mais c’était presque une signature pour le clan des Ruminants.

Des dizaines d’idées lui parcouraient l’esprit pour se venger de leurs méfaits. Elle devait tout expliquer à la gendarmerie, à l’autre bout de la ville... Mais que penseraient-ils de son histoire ? Ils ne la croiraient probablement pas, même si elle leur montrait sa cicatrice douteuse ressemblant à une auto-mutilation. Au mieux, ils se décideraient tardivement à l’écouter et envoyer une équipe au quartier général des Ruminants, dont elle connaissait l’emplacement ; mais les Ruminants, quant à eux, auraient tôt fait de découvrir l’homme-porc, et de quitter leur repère... Ne valait-il pas mieux essayer de régler l’histoire elle-même ? Elle bénéficiait de l’effet de surprise, et le blockhaus des cinglés du végétal était juste de l’autre côté de la plage.

Rebecca s’empressa de longer la rue du Cap, passa face à la villa aux murs recouverts de coquillage, près de laquelle Ace Burton avait rencontré *Bull-man* quatre jours plus tôt.

Elle rejoignit la rue Jules Massenet et se sentit envahie par un incroyable sentiment de liberté et de bien-être, qui allait être rapidement mis à mal par un neuf tonnes.